

Table with subscription rates for 1 An, 6 Mois, 3 Mois, 1 Mois for US and Foreign.



Table with subscription rates for 1 An, 6 Mois, 4 Mois, 3 Mois for US and Foreign.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRATURE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES ARTS

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLÉANS, SAMEDI MATIN, 1er FÉVRIER 1913

86ème Année

Le Coffret Turc

J'ai toujours aimé les coffrets. Ils sont toujours pour moi un peu les parents de ceux dont l'ingénieuse Portia, dans "Le Marchand de Venise", de Shakespeare, proposait, tour à tour, la triple énigme au prince de Maroc, au prince d'Aragon et à l'amoureux Bassanio. Et c'est pourquoi, lorsque j'en aperçois un à la devanture d'un antiquaire, qu'il soit de métal ouvragé ou de brillante laque, qu'il soit d'humble paille ou de bois peint, je ne résiste guère à la tentation de l'approcher de plus près. Une fois entré dans ce magasin, je n'aurais jamais sans curiosité la cassette inconnue. D'ordinaire, elle est vide et ne contient pas, comme ses sœurs de la comédie shakespearienne, le portrait de Portia, mais il s'exhale une pousseuse odeur de passé et de mystère. Il me semble qu'elle m'attendait pour trouver un asile plus sûr que l'étalage du marchand, et, soulevé, je finis par l'emporter sous mon bras, en jurant bien que je ne me laisserai plus convaincre désormais par la grâce des fleuriettes ou la gentillesse des figurines.

Et c'est ainsi que je suis devenu, peu à peu, possesseur d'un assez grand nombre de ces coffrets de rencontre, sans grand valeur, certes, mais dont je goûte le charme pittoresque. Y en a, chez eux, un peu partout et j'ai pour eux de l'amitié. Posés çà et là, ils amusent mes yeux par leurs formes et leurs couleurs. L'un se bombe en carapace de tortue et montre, dans son vernis jaune, de charmants chinois à longues nattes; l'autre, tout noir, encadre de ses arabesques dorées de minuscules personnages de la comédie italienne. Un autre est tout pontrifié de fleurs naives. Celui-ci imite le marbre; celui-là imite l'écaillé. Tous sont plaisants et inutiles. Aussi, pour m'excuser de les avoir achetés, je cherche à leur trouver un usage et je les remplis des menus objets les plus divers. Ou, donc, sans eux, conserverais-je ces pommes de pin ramassées dans quelque bois obscur et cher et ces coquilles recueillies sur quelque plage lointaine? Ou donc garderais-je ces vieilles lettres déjà jaunies que les discrets chinois des couvercles sont incapables de déchiffrer?

Et celui-là qui est sur ma table, devant moi, pendant que j'écris, n'est-il pas propre à égayer mes yeux? Sur ses parois d'un beau rouge, sont représentés de bons Turcs de turquerie, dont la mine est la plus joyeuse du monde sous leurs gros turbans gonflés. En voici un qui se prélassait entre deux fleurs d'or plus hautes que lui. En voilà un autre qui fume nonchalamment une longue pipe. Tous deux ont un air de si tranquille sécurité que je n'ai pas hésité à leur confier ce beau fragment de terre émaillée que je leur redemande parfois pour en admirer la magnifique couleur de turquoise morte. D'ailleurs, ne leur appartient-il pas un peu, puisqu'il provient du revêtement de la fameuse Mosquée Verte de Brousse, de cette Yechil-Djami qui est un des joyaux de l'antique capitale des Osmanlis, de la Brousse qui faillit récemment retrouver une nouvelle célébrité historique, lorsque, devant le foudroyant progrès des armées bulgares, le Sultan de Constantinople songea à se retirer dans le berceau de sa dynastie, à l'ombre des tombeaux d'Orkhan, d'Osman et de Mourad, qui dorment dans la terre d'Asie leur sommeil de conquérants?

J'ai visité deux fois Brousse, qui est une ville admirable, et j'en retrouve l'impression première en des notes que je viens de relire. Elles me ramènent à un matin de printemps d'il y a quelques années. Nous étions revenus, la veille au soir, de Brousse à Mudania et nous fai-

sions route vers l'île de Rhodes. La mer matinale était belle, le ciel clair et le vent vif, mais moiré. Tout annonçait une de ces calmes journées de repos errant dont le charme est fait à la fois de souvenir et d'attente. La mémoire des lieux que l'on vient de quitter se mêle à la curiosité de ceux que l'on va atteindre, et se compose, de ces deux sentiments, une rêverie très particulière que berce et excite délicieusement le long loisir marin. C'est un état de mélancolie et de désir qui est une des sensations spéciales au voyage et dont je goûtais, ce matin-là, la délicate saveur, à la fois ardente et triste.

En vérité, j'imaginai moins que je ne me souvenais. Je revivais avec force le court séjour que je venais de faire à Brousse. Il faut un certain temps et un certain recul pour que les choses récemment vues s'ordonnent et se fixent dans l'esprit et y prennent l'attitude qu'elles auront désormais. Avant qu'elles y aient acquis leur situation définitive, elles s'y combattent, s'y contredisent sourdement. Chacune d'elles cherche à attirer l'attention et à mériter la préférence. Elles créent ainsi dans la mémoire une agitation pittoresque et mouvante.

C'était ainsi que je revoyais devant moi les aspects différents de la ville asiatique, en la campagne fertile et arrosée, au pied de son olympus verdoyant et neigeux, dans son mystère de cités orientales où passent des femmes voilées et des hommes à turbans, avec ses rues sinueuses ornées de platanes, ses fontaines fraîches, ses débris de vieux murs byzantins, son bazar aux galeries voûtées où les marchands accroupis aux seuils de leurs boutiques basses, vendent des tapis, des babouches et, en détournés fioles de verre, des essences qui semblent l'âme même des parfums dont elles émettent les parfums; où ils déploient, d'un geste obséquieux et grave, les étoffes bariolées, les gazes vaporisées et brillantes, tramées de soie et d'or, que tissent toujours les habiles ouvriers d'Asie comme au temps des Mille et une Nuits. Mais ce n'était pas à la Brousse industrielle et pittoresque que revenait mon souvenir; c'était à la Brousse des tombeaux, à la Brousse des mosquées.

Comme ils sont beaux, parmi leurs grands cyprès, en leurs enclos de solitude, ces lieux de mort et de prière! Et c'étaient ceux que j'évoquais de préférence pour graver en ma mémoire la pureté de leurs marbres et l'éclat de leurs parois d'émail, et, entre tous, cette Yechil-Djami, la mosquée aux façades vertes qui la font ressembler, chatoyante, somptueuse, délicate et étrange, à l'intérieur de quelque grotte marine. Son relief, déjà lointain, semblait tendre jusqu'à moi, même les vagues glauques de la mer, tandis que les voiles du navire, en leur blancour enfiee de brise, nous faisaient songer aux blanches coupoles musulmanes que nous avions quittées pour voguer vers Rhodes la chrétienne, aux châteaux gothiques et aux églises en ruine...

Deux ans après cette première visite, les hasards du voyage m'ont conduit de nouveau à Brousse. Certes, je l'ai retrouvée toujours séduisante et belle et, cependant, sous le torride soleil d'août, elle n'avait plus son charme printanier. Les neiges étaient fondues au sommet de l'Olympe. Une poussière cruelle couvrait les routes et poudrait les arbres. Les roues de la voiture la soulevaient en tourbillons étouffants. Mon premier désir fut d'aller revoir la Mosquée Verte. Il était onze heures du matin et l'air était déjà brûlant mais de quel éclat inouï brillait le blanc marbre de la célèbre façade! A la porte, l'imam nous

présenta les babouches réglementaires, et nous entrâmes. Rien n'avait changé dans la mosquée magique. La fontaine des ablutions murmurait toujours doucement dans son bassin. Le revêtement de faïences était toujours le miroitement de ses plaques émaillées. Sur la frise, les beaux caractères arabes déroulaient leurs inscriptions ornementées. Et une grande paix régnait, dominée par les deux coupoles qui s'arrondissaient harmonieusement sur le vide sacré du lieu.

Si la Mosquée Verte était pleine de silence, par contre, le Turbè de Mohammed II, qui en est voisin, était tout bruisant de voix quand nous y pénétrâmes. Une vingtaine de femmes y étaient assises, accroupies sur des nattes. A voix haute, l'imam lisait dans un livre. Comme nous demeurions hésitants sur le seuil, le lecteur nous fit signe d'approcher. Il nous fit admirer lui-même le tombeau, puis, quand nous eûmes terminé notre visite, il nous salua gravement et reprit la prière interrompue sans que son auditoire musulman marqua aucun mécontentement de notre intrusion.

Et cependant Brousse était et est encore une ville purement turque que n'avaient pas déshonorée les bâtisses européennes. Elle était turque par ses rues étroites et raboteuses bordées de maisons de bois, maisons muettes avec leurs moucharabieh en treillage de lattes peintes en gris ou en rouge sombre, maisons qui longeaient de rares passants et où l'on ne rencontrait guère, à cette heure chaude, que quelques femmes voilées, des enfants, des chiens errant parmi des débris, dans une odeur de poussière, dans la torpeur de midi.

Néanmoins, j'ai voulu aller, à l'autre bout de la ville, revoir les Turbès des Sultans qui entourent la mosquée Mouradî. Quand nous y arrivâmes, le vieux gardien de l'enclos funèbre somnole, acablé de chaleur. C'est un vieillard maigre et sec. Il est pâle comme de la cire. D'après de lui, un jeune garçon bouffi se lève et nous précède. Nous voici dans une cour où coule une fontaine entourée d'énormes platanes aux troncs crevassés. Tout est désert, immobile et comme pétrifié. Le soleil brûle. L'abandon, la tristesse, le délabrement, sous cette lumière crue et brutale, sont extrêmes. Les Turbès apparaissent déjetés et branlants. L'un d'eux a, au-dessus de la porte, un auvent en bois délicatement travaillé qui semble prêt à tomber en poudre. Nous entrâmes.

A l'intérieur des Turbès, de belles façades murales procurent aux yeux une impression de fraîcheur. Les unes sont bleues; d'autres, sur un fond blanc et comme humide, portent un décor d'étoiles et de tulipes; d'autres sont vertes décorées de rosaces dorées. Le Turbè du sultan Mourad, par contre, ne se compose que d'une salle carrée blanche à la chaux. La coupole est ouverte au sommet, pour que la pluie du ciel puisse arroser la tombe, formée d'une longue caisse de marbre rectangulaire pleine de terre, d'une terre aussi desséchée que celle que nous foulons en sortant et sur laquelle nous pas résoument durement, tandis qu'au ciel durement bleu les dômes surchauffés des Turbès voisins se gonflent comme s'ils allaient éclater dans la chaleur silencieuse.

A la porte, j'ai remis mon offrande au gardien en face de qui le jeune garçon bouffi s'est accroupi de nouveau. C'est lui qui succédera au vieillard, ce qui arrivera bientôt, car ce dernier est très âgé. Aussi s'est-il donné un coadjuteur. Et pourtant la place n'a rien de bien enviable et n'est guère lucrative; quelques piastres par mois et une mesure d'avoine pour nourrir son âne, parait-il. C'est peu, et il y a longtemps que le vieux gardien a renoncé à sa monture. Sans les offrandes des visiteurs, il mourrait de faim, car comment vivre avec ces quelques piastres qui représentaient une somme au

Un Mal Social

Parlons-nous de tuberculose, nous trouvons toujours un public préparé à comprendre et la signification et les conséquences de ce qualificatif de "mal social" qu'on lui accole généralement.

Il n'en va pas de même pour l'arthritisme, cette autre diathèse qu'on a coutume de mettre en opposition avec la première; comme si arthritiques et tuberculeux faisaient toujours mauvais ménage, ces derniers seuls étant fatalement condamnés à toutes les misères d'une existence précaire et douloureuse.

On imagine l'arthritique sous les traits d'un homme à la face rubicunde, mangeant bien et buvant sec, présentant, d'un mot, les apparences d'une constitution à l'abri de toute épreuve. Ce type d'arthritique, gros mangeur et grand buveur, il existe à coup sûr tel que le livre et l'image l'ont popularisé; mais il s'en faut qu'il soit légion; à côté des sujets présentant un embonpoint notable, ce lot, disons-le en passant, est loin d'être un brevet de santé, il y a les amaigris et les "osés", ceux-ci les mieux portants, alors que ceux-là ont quelque tare morbide qui tardera plus ou moins à se déceler, par une explosion bruyante ou par une lésion à marche ralentie.

Il est de notion vulgaire que l'arthritisme est une maladie au jourd'hui des plus répandues, dont les progrès sont liés à ceux de la civilisation. Notre collègue Marcel Baudouin a récemment montré qu'elle existait dès les temps préhistoriques et que, sur cent squelettes de l'âge de pierre, près d'un tiers en présentaient les vestiges indubitables. Bien qu'on manque de précisions à cet égard, les arthritiques ne prenant place dans les statistiques de mortalité qu'arrivés au stade ultime de leur évolution morbide, la fréquence de plus en plus grande de cette affection permet de la classer au nombre des maladies dont le sociologue autant que le médecin ont le droit de se préoccuper.

Si l'on songe que, sous ce vocable, on ne range pas seulement les rhumatisants, les gouteux, les pleurétiques, mais encore les neurasthéniques, les diabétiques, les cancéreux et bon nombre de tuberculeux, on voit quel domaine immense occupe cette diathèse.

En a-t-il été toujours ainsi? Une rapide incursion dans l'histoire va nous permettre de répondre.

La goutte, pour prendre une des modalités les plus répandues de l'arthritisme et qui, autrefois, englobait toutes les autres, la goutte, ayant pour cause l'oisiveté et la bonne chère, doit se retrouver aux époques où ces deux facteurs sont associés.

Les nations qui ont connu, les premières, les raffinements de la table ont été, effectivement, les premières à connaître les maux que la fortune engendre et entretient.

La Sicile, si elle ne fut pas la patrie de la goutte, a dû être, pour elle, un pays d'élection. L'apparition de cette maladie devait être et fut plus tardive à Athènes, tant qu'on y observa la mesure dans le travail et dans le plaisir; elle est devenue moins

temps jadis, au temps de Mourad Ier, et qui maintenant ne sont plus qu'une ressource anachronique et désuète? J'ai toujours aimé les coffrets, qu'ils soient peints de fleurs ou de fruits, ornés d'arabesques et de figures, mais pourquoi ai-je ouvert, ce soir, celui-là qui est sur ma table et où deux bons Turcs de comédie se prélassent sous leurs turbans dorés? Il a suffi de leurs sourires et d'un humble fragment de faïence verte pour m'entraîner dans une lointaine rêverie où n'est réapparue, sous son double aspect, la vieille ville ottomane dont j'ai tenté d'évoquer en ces brèves notes le souvenir torride et printanier, la verte mosquée et les tombes royales. HENRI DE REGNIER, de l'Académie française.

rare, au temps où les mœurs étaient plus relâchées. Aujourd'hui, dans cette même Grèce, la goutte a disparu avec le bien-être, avec les arts, avec tout un passé de grandeur et de luxe, dont s'efface de jour en jour le souvenir.

Alexandrie, la ville voluptueuse, plus encore que la ville savante, comptait presque autant de gouteux que d'habitants; longtemps avant qu'Antoine et Cléopâtre y menassent cette "vie inimitable", dont Plutarque s'est fait le complaisant historien.

A Rome, au temps du vieux Caton, la goutte frappait déjà les hommes d'Etat. Les Romains avaient choisi, pour les envoyer en Bithynie, trois ambassadeurs dont l'un était gouteux. L'autre avait été trépané; et le troisième passait pour fou; Caton dit, en plaisantant, que les Romains envoyaient une ambassade qui n'avait ni tête, ni pieds, ni cœur.

Si l'on avait pas de gouteux, il n'y aurait pas de gouteux, professe Sydenham, un des plus notables médecins du Grand Siècle. Sous Louis XIV, dont la gonorrhée est restée légendaire, la goutte, les affections calculeuses, les névralgies qui dérivaient du neuro-arthritisme étaient relativement fréquentes; elles augmentent sous la Régence et sous Louis XV, où les excès de toute sorte ne connaissent plus de frein et où une sensibilité maladive ou à l'indiscipline des émotions et des instincts.

Sous la Révolution, comme l'a fort judicieusement remarqué notre confrère Laumonier, les habitudes de suralimentation et d'ivrognerie s'étendent, gagnent des catégories sociales qui en paraissent à peu près indemnes, par le déplacement de l'influence et du pouvoir. Conventionnels et représentants en mission, membres des comités ou des sociétés populaires, presque tous issus des rangs les plus inférieurs, trouvant enfin l'occasion de satisfaire des appétits longtemps comprimés, ne se contraignent plus; ceux qui échappèrent à la loi de prairial et au Neuf Thermidor, devenus courtisans de Napoléon et fonctionnaires de l'Empire, léguèrent à leurs descendants les tares qu'ils ont acquises pendant la tourmente révolutionnaire, au cours de laquelle ils ont été victimes à la fois d'un surmenage alimentaire et d'un surmenage nerveux et mental, qui ne leur a pas été moins préjudiciable. Faut-il rappeler le mot de Taine: "Il semble que ce qu'ils ont fait pendant ces cinq ou six années ne soit que le délire d'une maladie?"

Le surmenage, pour mieux dire, l'effort lutte sociale, le désir immédiat de jouissances de toute espèce dont il est la résultante, voilà, en définitive, ce qui explique le développement anormal de l'arthritisme "maladie des civilisations surchauffées, trépidantes", dont il serait injuste de charger une époque qui n'en a pas le monopole.

DOCTEUR CABANES.

ANGLETERRE

Les Suffragettes

Londres, 31 janvier. — Les suffragettes anglaises ont adopté la fronde comme arme offensive. Elle s'en servent pour lancer des disques sur lesquels les mots "Votes pour les femmes" sont imprimés. N'étant pas encore habituées à leur nouvelle arme, leur tir n'est pas très régulier, et les dégâts jusqu'à présent, n'ont pas été très importants. Le disque qu'elles emploient est capable, suivant plusieurs docteurs, de tuer un homme.

Une actrice nommée "Jacky" Melford a été accusée devant la police, vendredi matin, d'avoir tiré sur des dévotements de magasin avec une de ces frondes, du haut d'un omnibus. Elle a été condamnée à \$10.00 d'amende, ou un mois d'emprisonnement. Son père a payé l'amende. Les suffragettes continuent à mettre le feu aux boîtes à lettres. Plusieurs milliers de lettres ont été détruites de la sorte, vendredi matin.

BALKANS

Constantinople, 31 janvier. — Le gouvernement Turc a donné l'ordre, vendredi, aux plénipotentiaires Ottomans, de quitter Londres pour rejoindre Constantinople sans délai.

Tous les officiers et soldats de l'armée turque, maintenant en congé, ont reçu l'ordre de rejoindre leurs régiments dans les 24 heures.

Le gouverneur militaire de la capitale a déclaré que les rapports de dissension parmi les troupes turques, à Tchatalja, étaient absolument faux.

Contre les Vieux Garçons

Washington, 31 janvier. — Les vieux garçons, membres du sénat et de la chambre des représentants sont dans l'attente du Sénateur Dillingham, de Vermont. On n'a pas pu encore trouver le sénateur, mais on ne croit pas cependant qu'il se cache. Ces recherches ont pour cause le discours prononcé par le sénateur dans une église de la ville, disant que les vieux garçons ne devraient pas être admis dans le pays. M. Dillingham est rapporteur du comité de l'immigration du Sénat.

"Etant donné que la plupart de ces immigrants sont mariés," a dit le sénateur, faisant allusion au flot des émigrants qui arrivent dans ce pays, "et qu'ils laissent leurs femmes et leurs enfants dans les vieux pays, ce serait une bonne chose, si le gouvernement ne recevait que les hommes mariés accompagnés de leur famille."

Les diplomates Européens pensent que la Turquie, surtout après le mouvement qui a conduit au pouvoir des hommes considérés irréconciliables sur la question d'Andrinople, ne peut offrir davantage que ce que renferme la réponse de Jeudi aux puissances.

Les Turcs, avec leur ruse accoutumée, au lieu de demander simplement les mosquées et quelques autres édifices religieux dans la ville d'Andrinople, ont suggéré le partage de la ville par la rivière Maritza, se réservant la partie de la ville située sur la rive gauche. Cela leur donne la part du lion, bien qu'ils laissent à la Bulgarie la gare sur la ligne communicant avec la Macédoine.

Cette concession n'est pas considérée, cependant, comme leur réponse finale.

Un pense que les politiciens qui sont maintenant au pouvoir à Constantinople, désirent avoir l'apparence de ne pas faire autant de concessions que leurs prédécesseurs.

Berlin, 31 janvier. — Les cercles officiels montrent beaucoup de pessimisme au sujet de la question des Balkans étant donné l'attitude de la Bulgarie. L'Allemagne s'emploie de son mieux pour persuader la Bulgarie et la Turquie d'essayer d'arriver à un compromis, mais on pense que les hostilités reprendront Lundi.

Cette situation préoccupe beaucoup le gouvernement All-mand, qui pense que si la guerre recommence la Bulgarie pourrait s'en-gager trop loin.

Washington, 31 janvier. — Le gouvernement Grec a notifié les Etats-Unis que le charbon expédié par la voie des Dardanelles jusqu'aux ports de la mer Noire sera considéré comme contrebande de guerre, à moins d'être accompagné d'un certificat prouvant qu'il est destiné à la consommation locale des ports de destination.

CANADA

Enrouant Suicide

Winnipeg, Man., 31 janvier. — Le corps d'Eugène Delano, Jr., membre d'une famille connue de New York, a été trouvé vingt quatre heures après qu'il s'était coupé la gorge avec un rasoir. On l'a trouvé Jeudi soir, gisant sur le plancher de la chambre qu'il occupait au Royal Alexandra Hotel. Il a laissé quelques mots à l'adresse d'Eugène Delano, N. Y., ainsi conçus: "Chers père, sœurs et frère — Pardonnez moi — Eugène."

New York, 31 janvier. — La famille d'Eugène Delano, Jr., le jeune homme trouvé mort Jeudi, dans une chambre du Royal Alexandra, a confirmé le suicide. Delano, qui était âgé de 25 ans, gradué de Yale, et fils d'Eugène Delano, un banquier bien connu de New York, il avait quitté New York pour Winnipeg, Vendredi dernier. Il était en bonne santé et d'humeur plutôt joyeuse, aussi la famille se perd en conjectures sur les motifs du suicide.

Un Grand Mariage

Philadelphia, Pa., 31 janvier. — Mme Catherine May Schwartz, une jeune fille de la société, qui fut reine d'une des fêtes de Carnaval à la Nouvelle-Orléans, et qui était partie il y a quelques années avec M. Francis A. Janney, un banquier, pour divorcer un an après, a épousé Jeudi George T. Newhall, neveu du défunt Colonel John Jacob Astor. Newhall a été plusieurs fois embarrassé financièrement.

Suez et Panama

New York, 31 janvier. — D'une étude des consommations de machines, des lieux de provenance et des prix dans les principaux entrepôts du globe, M. Johnson déduit que la tonne de charbon pourra être vendue à Colon 23 fr. 40, à Panama 26 francs, au Port de 27 fr. 80 en moyenne, au Port Said, et 32 fr. 50 à Suez. La vente se fera par les soins du gouvernement, qui peut se contenter d'un bénéfice modeste; à Suez, le commerce est entre les mains de particuliers. La différence ira en augmentant jusqu'à atteindre 7 fr. 80 pour des produits d'égale qualité. Les navires d'Europe rempliront leurs soutes dans les ports du Nord-Amérique, où les charbons excellents de l'Alabama et de Pensylvanie se vendent meilleur marché que le Cardiff dans les ports anglais; à Hambourg, Brème et Anvers, les charbons westphaliens sont plus chers. Nulle part ailleurs on ne trouve d'aussi bas prix, sauf au Japon, à Durban (Natal) et parfois à Newcastle (N. S. W.).

Les grands gisements de la Colombie britannique et de l'Alaska, ceux de l'Australie, alimenteront les ports de la côte Pacifique et des archipels polynésiens, tandis que l'ouverture de l'isthme facilitera la pénétration des houilles américaines pour évincer, de Valparaiso à Panama, les charbons anglais trop chers.

Les avantages qui résulteront de cette situation sont démontrés par l'exemple d'un cargo de 3.000 tonnes net, allant de New York à Manille et retournant par le Japon et San Francisco. Rien que sur le combustible, l'économie atteindrait 16.380 francs par rapport à la voie de Singapour Suez.

De même, les pétroles de la Colombie britannique, de Californie, du Mexique, du Texas seront moins chers à Panama qu'à Suez les naphthes russes et roumains.